

l'embarras que lui causent les affaires du Danemark et sa répulsion d'intervenir contre les compatriotes du Prince Albert la décideraient à remettre la couronne britannique sur la tête du jeune prince de Galles.

Parlons maintenant des Polonais. Leur nom, synonyme de martyre, vient encore une fois de retentir à Paris et à Londres : à Paris, au sein du Sénat, à propos d'une pétition relative à la Pologne; à Londres, dans la Chambre des Communes, à la suite d'une interpellation de l'opposition. Eh ! bien, les deux grandes puissances semblent s'être donné le mot d'ordre pour leurs réponses : c'est dans l'intérêt même de la Pologne que les Cabinets des Tuileries et de St James se refusent à prononcer l'annulation des traités de Vienne en ce qui concerne la patrie de Sobieski, car si on prononçait cette annulation, ce serait dire à la Russie qu'elle ne possède plus la Pologne en vertu d'aucun traité qui stipule qu'elle doit faire certaines choses à l'égard des Polonais, mais bien qu'elle la possède par droit de conquête, et que, par conséquent les Polonais sont à la merci du czar.

Quoiqu'il en soit, et malgré le triste état dans lequel se trouve actuellement l'Europe, n'oublions pas que la question polonaise n'est pas terminée. L'insurrection dont la résistance ne pouvait pas durer, disait-on, au-delà de l'automne, vient de prouver, par une série de défaites infligées aux russes, qu'elle était aussi résolue et aussi active que possible. Les Mourawieff et les Deberg doivent recommencer leur sanglante toile de Pénéclope, car il est certain qu'ils ne sont pas plus avancés aujourd'hui qu'il y a un an. Un peuple de dix millions d'hommes ne s'accroche pas à une potence, et, quand il y a tant de victimes, les bourreaux se fatiguent.

Depuis un peu plus d'un an que la guerre est commencée en Pologne, les héros de ce malheureux pays ont déjà parsemé l'histoire de cette campagne d'une foule de faits sublimes, digne d'admiration et de sympathie. Dernièrement, j'en lisais un que je m'empresse de faire connaître aux lecteurs.

C'était le soir.

Une bande d'insurgés polonais avait mis en fuite un corps russe après un combat long et acharné. Les patriotes harassés avaient établi leur bivouac au bord d'une rivière, et prenaient un repas dont ils avaient grand besoin, lorsque la sentinelle vint donner l'alarme et signaler l'approche d'un corps ennemi double de celui qu'on avait battu.

Le chef du détachement polonais, ayant vérifié le fait, comprit que dans l'état de fatigue où étaient ses compagnons, la lutte devenait impossible. La petite troupe passa donc la rivière et se trouva, au moins momentanément, en sûreté sur l'autre rive.

La colonne russe arriva bientôt. L'officier qui la commandait s'étant saisi d'un paysan, lui commanda d'indiquer à sa troupe le gué. Le paysan répondit qu'il n'en connaissait point; mais on le fit entrer de force dans l'eau en le poussant à coups de crosse : le malheureux eut bientôt perdu pied. Cependant, du rivage,

les Russes le tenaient en joue, et lui criaient d'avancer en le menaçant de faire feu.

Tout à coup, il sent des cailloux sous ses pieds; sans le vouloir il a rencontré le gué. Le paysan plie les genoux, et feint d'enfoncer encore. Mais l'officier soupçonneux le surveille, il crie, il menace, et va lancer les soldats sur ses pas. Que faire? Alors, le paysan s'arrête, jette un dernier regard sur l'ennemi qui le presse, et, se dévouant à la mort par un sublime élan, il fait le signe de la croix et disparaît sous l'eau.

Et voilà ce que peut faire le dévouement. Chaque page de l'histoire de cette héroïque résistance que les Polonais font à la tyrannie russe est remplie d'exemples semblables, et la postérité redira ces actes sublimes pour lesquels le XIX^{ème} siècle n'aura rien à envier aux temps des martyrs primitifs.

Il avait été question il y a quelque temps d'une insurrection au Caucase ayant des rapports intimes avec la Pologne. Le silence qui s'était fait autour de cette levée de boucliers, nous avait fait croire un instant qu'elle était terminée et que les Russes l'avaient écrasée. Les nouvelles dernièrement reçues de ce pays annoncent que rien n'est désespéré, au contraire, et que les anciens compagnons de Schanyl comptent faire parler d'eux avant qu'il soit longtemps. Pour ma part, je ne puis que faire des vœux pour le succès de leur entreprise, car combattre les Russes, c'est lutter pour la justice et l'humanité.

Si de l'Europe nous passons aux Etats-Unis, nous voyons que là encore la lutte est loin d'être terminée. Depuis un mois, les fédéraux ont voulu reprendre l'offensive, et dans ce but ils ont organisé deux expéditions commandées respectivement par les généraux Sherman et Kilpatrick. Ce dernier qui avait mission de faire une incursion jusqu'à Richmond, a été repoussé avec pertes considérables. Bien lui en a pris, car si le succès eût couronné ses efforts, les confédérés auraient fait sauter les prisons qui se trouvent dans la ville et qui contiennent des milliers de prisonniers fédéraux, et auraient ainsi fait manquer le but de l'expédition de Kilpatrick. Quand à Sherman, après l'avoir laissé entrer assez avant dans le pays, les confédérés lui ont coupé le passage et ont presque détruit plus de 1500 hommes.

C'est là, il faut en convenir, une guerre désastreuse, et il est grandement temps, dans l'intérêt de l'humanité aussi bien que dans celui des belligérants eux-mêmes, que nous la voyons arriver à terme. On dit—et les journaux qui nous arrivent de Paris nous autorisent à le croire—que la France doit faire une nouvelle tentative auprès de l'Angleterre dans un but d'intervention en faveur de la Confédération du sud, et que dans le cas d'un nouveau refus, elle serait fermement décidée à agir seule. Quelques soient les résultats de cette intervention pour les Etats du nord, nous devons souhaiter que le premier qui sera obtenu sera la cessation de cette guerre fratricide et immorale.

* * * J'aime mieux avoir un pied foulé que d'être foulé aux pieds.